

# Petite philosophie de la to-do-list

C'est un usage courant aujourd'hui de faire des listes. On fait des listes de courses et surtout des listes de choses à faire – on peut s'étonner de l'incroyable succès de la to-do-list, qui s'est imposée depuis le milieu du 20<sup>e</sup> siècle comme une pratique quotidienne de nos vies mondialisées. Nul ne verrait là matière à philosopher. On pourrait même dire qu'il y a une étrangeté de la philosophie à la liste, tant la philosophie est soucieuse de structuration réfléchie, alors que la liste impose sa simplicité : on n'est pas obligé de lier les items entre eux, par exemple de mettre d'abord tous les légumes sur la liste de courses avant de passer aux fromages, et on peut la laisser ouverte, la liste se prêtant particulièrement à l'inachèvement. Établir une liste se fait alors l'esprit flottant, se laissant capter par une ou deux idées, puis une troisième ou une quatrième, retrouvant parfois un semblant de méthode mais sans nécessité. C'est probablement pourquoi on l'appelle aussi un « pense-bête », là où la philo prétendrait au contraire « penser-malin ».

Philosophiquement, la liste offre pourtant plusieurs avantages : un avantage ontologique – rendre visible certaines choses (à faire ou à acheter généralement, mais on peut ouvrir les virtualités de cette qualité inestimable) – et quelques avantages pragmatiques insoupçonnés, comme le plaisir de rayer un élément et l'ouverture de la liste pouvant en principe accueillir

Courses à faire, tâches en attente... A chacun sa liste, sa méthode et son pense-bête. Et si on essayait, au contraire, de penser malin ?

sans fin et sans lien de nouveaux items. On aurait donc tort d'en avoir un usage enfermant, en récupérant la structuration par l'ordre prioritaire des items ou en cédant à la tendance à l'exhaustivité. La liste se prête à la fantaisie hétéroclite du listeur et à l'ivresse de l'inventaire.

Pourquoi ne pas exploiter plus avant ces avantages ?

Classiquement, la liste est souvent liée aux corvées. Elle offre donc une prise potentiellement plus réfléchie sur notre rapport à celles-ci. On peut par exemple décomposer une corvée en petites opérations, de sorte à ne pas avoir devant soi l'énormité paralysante d'une tâche décourageante. Je pourrais postposer l'écriture de cet article jusqu'au moment où le délai final s'approcherait. Mais je pourrais aussi décomposer cet exercice en petites actions très faciles à réaliser : ouvrir mon ordinateur, puis le logiciel de traitement de texte, donner un titre au fichier, l'enregistrer, etc. On verra là une initiation au « kaizen », un art japonais des petits pas.

La liste pourrait aussi inclure des choses qu'on fera de toute façon et qu'on aura ainsi le plaisir de biffer sans avoir dû se donner trop de mal, comme se faire un café le matin, enfiler ses chaussures, se brosser les dents, etc.<sup>1</sup> On peut même indiquer des choses à ne pas faire. Dans la lignée d'Epicure, qui regrettait que les plaisirs soient éphémères (dès qu'on a bu une gorgée, le plaisir de celle-ci est passé) et qu'on y perde la possibilité d'un plaisir permanent, on peut faire la liste des maladies dont on ne souffre pas, des contraintes qu'on ne subit pas, des corvées qu'on n'a précisément pas à accomplir. On démultiplie ainsi aisément les occasions de réjouissance et la durée des plaisirs.

La liste est, avons-nous dit, un « pense-bête », c'est-à-dire un remède à l'oubli. Une précision s'impose car le terme oublié est équivoque. On pourrait dire qu'on oublie uniquement ce à quoi on a déjà pensé. Oublier, ici, c'est ne plus se souvenir. L'oubli est alors



En faisant des listes, on cherche à penser à tout ce qu'il faut faire, pour ne pas « oublier » un élément. Or, voilà une question magnifiquement philosophique : à quoi ne prête-t-on pas attention, que ne voit-on pas (ou pas assez) ? Un élément architectural en rue, un brin d'herbe négligé sur son chemin, une enseigné intrigante...

une opération de nettoyage qui enlève de notre esprit ce qui y était (opération valorisée par Nietzsche, par exemple). Mais on utilise aussi souvent le terme oublié pour désigner ce à quoi on risquerait de ne pas penser du tout. Oublier un anniversaire n'est pas la même chose qu'oublier un souvenir. L'oubli est alors rapporté à une attente extérieure, voire à une norme : on s'attendrait à ce que quelque chose soit fait et ça n'est pas le cas dans la mesure où on n'y a pas pensé. Oublier, ici, c'est ne pas prêter attention (alors qu'on aurait dû). C'est plutôt ce deuxième sens qui est mobilisé dans les listes : on cherche à penser à tout ce qu'il faut faire, pour ne pas « oublier » un élément. Or, voilà une question magnifiquement philosophique : à quoi ne prête-t-on pas attention, que ne voit-on pas (ou pas assez) ?

PHILOCITÉ  
Par Gaëlle Jeanmart,  
philosophe, maître  
de conférence à l'Université  
de Liège  
www.philocite.eu



Et on pourrait répondre par une sorte de pied de nez à la to-do-list : on voit beaucoup trop ce qu'il y a à faire, dans un utilitarisme étroit qui appauvrit nos existences, et pas assez des tas de choses parfaitement inutiles et gratuites, mais pas pour autant sans importance. Pour remédier à ces problèmes d'attention, pourquoi ne pas faire par exemple la liste des choses qui nous font battre le cœur, qui nous font honte, la liste des choses pour lesquelles on n'a aucun regret, la liste des choses dont on néglige souvent la fin, la liste des choses tumultueuses, de celles qui tombent du ciel, des choses les plus belles du monde, des choses qui s'inclinent au vent, la liste des choses qu'il ne valait pas la peine de faire ou de celles auxquelles on pense trop souvent ?

Mais énumérer dans une liste, est-ce suffisant ? N'y a-t-il pas à s'arrêter un peu pour développer une autre qualité, une profondeur, de l'attention ? Diagnostiquer une crise contemporaine de l'attention au vivant, Baptiste Morizot propose lui aussi des exercices sous forme de listes pour y remédier. Prêter attention, ici, c'est tourner autour et surtout développer sa curiosité<sup>2</sup>. La liste sera alors une liste de questions. Mesurez le déplacement par rapport à la « philosophie » implicite de la to-do-list : on passe d'une liste de tâches à faire, dans un souci d'efficacité qui impliquerait sûrement de ne surtout pas questionner, à une liste de questions qui nous arrêtent dans la course folle de notre quotidien affairé. Pour produire cet arrêt, il faut imposer une longueur. Vingt-cinq questions, pas moins. Arrêtez-vous devant un être vivant (selon le souhait de Morizot, mais vous pourriez choisir aussi un item d'une des listes de Sei Shônagon<sup>3</sup>) et prenez le temps de vous poser à son sujet vingt-cinq questions. Dans l'enquête, vous pouvez chercher à mobiliser vos différents sens, à faire varier les points de vue. Cherchez à densifier l'existence de ces choses ou de ces êtres. Faites de l'art de la liste un art de remarquer. —

1. On trouve cette suggestion dans l'essai de John Perry sur la procrastination (Autrement, 2012), ainsi qu'un concept bien intéressant, la « procrastination structurée », qui est l'art d'ajouter dans une liste des tas de choses qu'on fera aisément (comme tailler des crayons ou classer des dossiers) pour pouvoir postposer une tâche qui nous rebute sans pour autant donner l'impression d'être fainéant.

2. Ces listes proviennent de la courtesane japonaise, Sei Shônagon, de ses Notes de chevet écrites autour de l'an mil, qui sont un monument de la littérature japonaise.

3. Ces exercices sont à ses yeux des moyens « d'ouvrir un espace d'attention qui jusque-là n'existait pas, en donnant de l'épaisseur, de la consistance et de la densité à ce qui nous entoure ». [www.cors-escapade.com/podcast-enforester-avec-avec-baptiste-morizot](http://www.cors-escapade.com/podcast-enforester-avec-avec-baptiste-morizot)